

## L'ADRESSE DE L'ANALYSTE (I)

### « Entrer en »

Dans le texte qu'il nous propose pour les prochaines journées d'étude de l'Association Patou, Marc Vincent souligne que le titre pressenti « Entrer en analyse » pose d'emblée problème. À mon avis il fait plus que poser problème : il est de nature à entretenir une dommageable confusion et en cela il me paraît devoir être récusé. Cette formulation laisse entendre, c'est souligné dans ce texte, qu'il pourrait y avoir une analogie entre le début d'une analyse et ce qui fait habituellement l'objet d'une « entrée en », à savoir le discours religieux, et plus particulièrement catholique (entre-t-on « en religion » ailleurs que dans le catholicisme<sup>1</sup> ?). S'agirait-il ainsi d'une subreptice récupération de l'invention freudienne ? Là où le souhait clairement affirmé de Freud était de protéger l'analyse contre les médecins et contre les prêtres<sup>2</sup>, serait-il question de soutenir que le début d'une analyse s'apparente à un engagement religieux. S'agirait-il ainsi d'assimiler la démarche à une sorte d'acte sacrificiel impliquant je ne sais quel renoncement, laissant penser qu'il s'agirait de se vouer à la psychanalyse, de lui faire don de sa personne, au service de... on ne sait pas très bien quoi ?

Plutôt que d'« entrer en » analyse, de s'y consacrer, de s'y donner, peut-être vaudrait-il déjà mieux s'y adonner, comme à un mauvais penchant ou à une passion addictive. Cela aurait au moins une petite résonance transgressive. Ou peut-être faudrait-il lui « rentrer dedans ». Il y aurait là un sympathique écho conflictuel évoquant le débat, la dispute, la réfutation. Certains penseurs, aujourd'hui disparus<sup>3</sup>, s'employaient à le faire. Leurs critiques argumentées nous invitaient à préciser les enjeux de notre pratique.

On n'entre pas « en » analyse puisque l'expérience, pour peu du moins qu'elle soit menée jusqu'à un certain point, consistera à mettre en évidence, analyser, tout ce à quoi l'analysant sacrifie son désir, sinon sa personne et sa vie ; tout ce qui pour lui vient donner consistance à ce qu'on appelle dans le vocabulaire de Lacan un Autre non barré. En cela « entrer en analyse » est une formulation en elle-même contradictoire, un oxymore.

---

<sup>1</sup> : Et dans ce cadre qui cela concerne-t-il ? Ceux qui se destinent à la prêtrise ? Ceux qui se destinent à la vie monacale ? Celles qui entrent au couvent ? Chacun de ceux-là ?

<sup>2</sup> : « *Je ne sais pas si vous avez saisi le lien secret qui existe entre "L'analyse par les non-médecins" et "L'illusion". Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres.* » Lettre au pasteur O. Pfister du 25 novembre 1928.

<sup>3</sup> : Cette précision s'impose pour éviter la confusion avec certaines figures en vue qui s'expriment aujourd'hui dans les hebdomadaires ou sur les plateaux de télévision.

### « Entrer dans » :

Mais si on « n'entre pas en... », la commence-t-on ? L'entreprend-on ? La fait-on ? Et comment dit-on en Allemand<sup>4</sup> ? en Anglais<sup>5</sup> ? dans d'autres langues ? Commencer une analyse est sans aucun doute un acte, et sans doute en est-on l'acteur, l'analyste ne manque pas de vous le faire entendre quand il vous arrive par exemple de ne pas venir à une séance - pour toutes sortes de bonnes raisons, bien entendu. Mais de quelle façon y est-on actif ? Ne s'agit-il pas d'y laisser de côté un certain type d'activité (d'activisme ?) pour pouvoir (activement ?) se laisser traverser par « ce qui vient », ce qui « tombe » (*Einfall* disait Freud) et en accepter la portée ? L'acte initial consiste à s'inscrire dans le dispositif permettant que l'expérience puisse avoir lieu, inscription possible à condition d'accepter de laisser certaines choses au vestiaire.

Un peu de pratique montre que certains ne sont pas prêts à se défaire d'attributs qui les empêchent d'entrer véritablement dans le processus. Ils ne sont pas prêts à renoncer à la maîtrise active, à se laisser surprendre et déranger par la parole incidente (traduction la plus appropriée de l'*Einfall* freudien). Ceux-là veulent garder la haute main sur le processus, s'accrochant à ce qu'on pourra appeler les résistances du Moi, ou si on préfère une position de « non-dupe ». Et il arrive que de cela, ils ne se décrochent pas. Ils peuvent sans doute s'inscrire dans un dispositif de type analytique, et ils auront fait, pourquoi pas, « un peu de psychanalyse » (si tant est qu'un tel oxymore - encore un - soit soutenable). Mais ils ne seront pas véritablement entrés dans l'expérience - ou peut-être faut-il dire qu'ils n'auront pas laissé entrer le transfert dans l'espace de l'expérience - même s'ils demandent une analyse.

Mais demande-t-on jamais une analyse ? Quel que soit le contenu de ce qui s'énonce lors de la première rencontre c'est tout autre chose qu'on demande : des soins, une guérison, une formation, une autorisation, la conformité à tel ou tel modèle, une réparation du symptôme pour qu'il puisse continuer comme avant, un alibi pour surtout ne rien changer.... Bref, toutes sortes de choses, mais qui ne correspondent pas forcément à ce que peut engendrer l'expérience.

### Le seuil :

L'analyse, on ne la demande pas. Mais il appartient à l'analyste d'en faire l'offre. Pour cela il s'agira pour lui d'instituer un espace où la parole pourra s'entendre d'une certaine façon, ce qu'on pourrait appeler l'espace du « transfert à l'inconscient ». C'est dire que lorsque cela ne se produit pas, ou pas vraiment, ainsi que je l'évoquais à l'instant, l'analyste y est pour quelque chose. Les résistances ce sont d'abord celles de l'analyste, ainsi que nous nous plaisons à le répéter après Lacan.

Permettre la mise en jeu d'un « transfert à l'inconscient », c'est à cela que peuvent servir les premiers entretiens. Ceux-ci n'ont pas pour but, du moins d'après l'idée que je m'en fais, de proposer un diagnostic ou d'envisager un pronostic, contrairement à ce que Freud

---

<sup>4</sup> : « *eine Analyse machen* » (littéralement « faire une analyse », ou « *eine Analyse beginnen, anfangen, starten* » (commencer, démarrer...))

<sup>5</sup> : « *To psychoanalyse yourself* » (se psychanalyser ?), « *to engage in psychoanalytic work* » (s'engager dans un travail psychanalytique), « *To begin an analysis* » (commencer une analyse)

laisse entendre dans son texte de 1913 « Le début du traitement »<sup>6</sup>. Leur visée est de permettre que s'établisse une forme particulière du transfert, celle qui convient à l'expérience de l'analyse. Ils ne précèdent pas l'analyse, ils n'ont pas lieu avant son début, ils en constituent l'entame, ou si on préfère le seuil (en latin *limen*). Ils sont en cela liminaires plutôt que préliminaires, même s'ils préludent à l'amour (au XVII<sup>e</sup> siècle « l'hymen ») tel qu'il se déploiera dans l'expérience.

Cela a été dit et répété : le transfert n'est nullement l'apanage de la psychanalyse. Il suffit que du savoir soit en jeu, qu'un sujet lui soit supposé et qu'il s'incarne pour que du transfert se produise, avec l'amour qui l'accompagne, dans toutes ses déclinaisons possibles. Ce qu'on peut attendre des premiers entretiens avec un psychanalyste c'est une mutation, un déplacement du savoir supposé. Pour peu que l'analyste le permette, le savoir ne se situera plus du côté de celle ou celui qui représente le maître, (professeur, médecin, kinésithérapeute, ostéopathe, psychiatre, psychologue, ou psy... n'importe quoi), mais dans la parole à venir.

En cela ces entretiens liminaires visent à instituer l'inconscient. Une telle formulation pourra paraître paradoxale : l'inconscient n'est-il pas, après Freud, une dimension propre à chaque parlant ? Nul besoin de faire une analyse pour rêver, faire des lapsus, produire des symptômes. Encore faut-il, cet inconscient, le reconnaître comme lieu de vérité, ou plutôt le supposer. Cette vérité me concerne au plus près et je peux essayer de m'en saisir. Et les premiers entretiens peuvent permettre à celle ou celui qui s'adresse à l'analyste de faire l'épreuve de ce savoir supposé porteur de vérité. C'est cela que j'appelle institution de l'inconscient. Elle est liée au mouvement même du transfert, et dépend de la façon dont l'analyste pourra incarner l'adresse de la parole analysante.

On ne peut, bien sûr, décrire la façon dont le seuil se met en place. Là comme ailleurs : pas de savoir a priori. On peut cependant en marquer le moment quand par exemple il arrive au patient d'affirmer, après quelques entretiens, qu'il a « fait le tour », qu'il a dit tout ce qu'il savait. Dire tout ce qu'on sait, ou plutôt le raconter, il ne faut pas très longtemps pour cela. Il ne reste donc au patient plus rien à dire. Plus rien sinon... ce qu'il ne sait pas ; plus précisément ce qu'il ne sait pas... savoir. Et pour cela il lui faudra un petit moment, habituellement au moins quelques années, pour finir par reconnaître que ce que l'expérience a mis en évidence, il l'avait toujours su, sans savoir qu'il le savait et surtout sans en repérer la portée.

#### L'adresse :

Comme on le perçoit, le processus est assez complexe. Le transfert qui se met en place vise évidemment la « personne de l'analyste » (la « personne du médecin » disait Freud<sup>7</sup>). L'expression, équivoque à souhait en français, est particulièrement bien venue. Mais le savoir est supposé émerger de la parole incidente telle qu'elle pourra venir à l'analysant dans l'expérience, et pas d'une compétence déjà là, attribué à « la personne ». On pourrait développer ce point et le nuancer : un des versants de cette expérience consiste en effet à confondre le savoir inconscient et la personne prise pour cible du transfert. Lorsque Lacan, dans ses premiers séminaires, invite l'analyste à occuper la place du grand Autre

---

<sup>6</sup> : in La technique psychanalytique, PUF, Paris, trad. Fr. Anne Berman p. 80 - 104

<sup>7</sup> : Dans la XXVII<sup>e</sup> des *Conférence d'introduction à la psychanalyse* « Le transfert »

plutôt que celle du semblable, il met ainsi l'accent sur la conjonction entre inconscient et analyste.

Quoi qu'il en soit, pour que la mutation instituant l'inconscient, c'est à dire supposant un savoir en place de vérité, se produise, il faut une adresse : celle de l'analyste. Et il dépendra de son savoir-faire que cette mutation ait lieu (ou non). Pour le dire de la façon la plus simple, cela ne « marche » pas à tous les coups. Quand j'évoque le « savoir faire », il ne s'agit évidemment pas de je ne sais quelle compétence technique, mais d'une façon de s'engager dans l'expérience et de la soutenir en incarnant ce qu'on appelle « le désir de l'analyste ». Cela implique un certain rapport à l'inconscient, un certain écart pris en regard de son fantasme, autre façon de parler de « l'affranchissement d'un être identique à soi » qu'évoque Pascale Pennel dans son texte<sup>8</sup> en citant Christian Simatos.

Tout cela pourrait s'écrire en prenant appui sur la théorie des quatre discours développée par Lacan dans son séminaire de 1969-1970 *L'envers de la psychanalyse*<sup>9</sup>. Résumé très succinctement cela implique qu'à partir du discours hystérique qui met en avant le sujet, son malaise, sa souffrance, son manque, sa division, on puisse tourner du côté du discours de l'analyste qui met ce sujet divisé au travail. Tourner de ce côté plutôt que de retourner au discours du Maître qui refoule activement le sujet et sa division avec des signifiants-maîtres : estampilles diverses, diagnostics faisant identité, prescriptions de tous ordres.

Il serait bien sûr très souhaitable de pouvoir préciser concrètement la manière de s'y prendre pour incarner l'adresse permettant de l'analyse, ou, qui sait, une analyse<sup>10</sup>. Mais la psychanalyse est affaire singulière et on ne peut donner d'indication a priori. À chacun, à chaque fois, d'y aller de son jugement et de son désir et de son style pour que l'expérience puisse commencer. Quoi qu'il en soit, il faut croire qu'occuper cette place d'adresse du transfert à l'inconscient, et s'y tenir<sup>11</sup>, n'est pas chose si aisée, et encore moins acquise une fois pour toutes. Cela implique de pouvoir laisser de côté son savoir, ses préjugés, toutes sortes de résistances auxquelles on a du mal à renoncer, et bien plus que cela encore. Disons qu'il s'agit pour l'analyste de cesser de croire à son propre savoir, pour pouvoir le supposer à son analysant. C'est bien ce qu'implique le précepte freudien : en substance oublier tout ce qu'on sait pour pouvoir écouter ce qui vient. Et s'il s'agit de savoir-faire, c'est savoir se laisser faire par celui qui nous adresse sa parole, son transfert, son désir. Se laisser faire, de la bonne façon, il faut croire que cela ne va pas vraiment de soi. Lacan, avec la sobriété qui le caractérise, considère que cette capacité de se laisser faire passe par le « désêtre »<sup>12</sup>. Ce que reprend à sa manière la formule de Christian Simatos déjà citée. Avouons, en tout cas, que cette position n'est pas forcément facile à soutenir. Au point que Lacan, toujours lui, a pu avancer que l'analyste était un saint<sup>13</sup>, ou qu'il avait « horreur de son acte »<sup>14</sup>. Je ne pense pas qu'il soit vraiment nécessaire d'avoir recours à ces

---

<sup>8</sup> : cf. le dernier bulletin de l'Association Patou (N°151)

<sup>9</sup> : Je vous fait grâce de la transcription de ces écritures, connue de beaucoup et très facilement accessible.

<sup>10</sup> : Pour cette distinction cf. infra.

<sup>11</sup> : *Devenir psychanalyste et le rester* pour reprendre le titre d'un ouvrage mémorable de Serge André.

<sup>12</sup> : cf ; sa proposition du 9 octobre 1967 in *Autres Écrits* p. 243-260 plus particulièrement p. 254

<sup>13</sup> : cf. Télévision (in *Autres Écrits* Seuil Paris p. 509 - 545 plus particulièrement p. 520-521). On pourrait évidemment épiloguer longuement sur cette « sainteté » de celui qui « décharite ». J'adopterais volontiers pour ma part le point de vue de Jean Allouch à ce sujet (dans son ouvrage *L'amour Lacan*) : l'analyste est un saint parce qu'il supporte l'amour des autres sans réciprocité.

<sup>14</sup> : Ainsi que le rappelle Pascale Pennel dans son texte. Cet énoncé est extrait d'une lettre au journal *Le Monde* datant de Janvier 1980

formulations grandiloquentes pour souligner qu'il s'agit de trouver à chaque fois, la bonne façon de s'effacer pour faire exister une adresse pour la parole analysante. Nul besoin d'insister sur le fait que cet effacement ne passe pas forcément par le mutisme, que l'acte de l'analyste implique son engagement effectif dans l'expérience et donc sa parole, quelle qu'en soit la forme.

### De l'analyse - une analyse ?

Constituer une adresse pour que s'instaure un transfert à l'inconscient ne dit pas encore quel type d'expérience s'engage une fois franchi le seuil. « *Une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste*<sup>15</sup> », mais la réciproque n'est pas vraie : ce n'est pas parce qu'on s'adresse à un analyste et qu'existe un transfert à l'inconscient, permettant une certaine élaboration, qu'on fait - ou plutôt qu'on aura fait - pour autant, une analyse proprement dite. Parmi celles et ceux que nous recevons - ne généralisons pas : parmi celles et ceux que je reçois, un certain nombre s'adressent à un analyste (supposé) mais n'auront pas fait une analyse.

Il me semble tout à fait souhaitable d'essayer de saisir ce qui peut distinguer différents modes de dialogue afin de « [ne pas] *masquer l'expérience singulière qu'est chacun* [de ces modes de dialogue], *inassimilable à aucun autre, et .... de [ne pas] dissoudre le nœud vif de la cure analytique dans un malstrom informe dont elle sortirait édulcorée et finalement dévoyée...*<sup>16</sup> ». Je souscris tout à fait à ce qu'avancent Kristina Herlan-Hémar, Jean-Yves Deshuis et Christophe Scudéri dans l'argument qu'ils proposent pour leur groupe de travail intitulé « *Cure analytique, psychothérapie analytique, psychothérapie d'inspiration analytique* »<sup>17</sup>. Je trouve d'ailleurs leur initiative particulièrement heureuse. Nous avons en effet tout intérêt à essayer de faire preuve d'un minimum de rigueur pour préciser ce que nous faisons.

On distingue souvent « psychothérapie analytique » et « analyse » proprement dite. Il était même question autrefois dans certaines sociétés psychanalytiques de « cure-type » (cela existe-t-il toujours en France ? et à l'étranger ?). Quant à la psychothérapie « d'inspiration » psychanalytique c'était un terme utilisé par certains psychiatres ou certains psychologues qui n'avaient parfois qu'un rapport fort lointain, et vaguement livresque, à la psychanalyse. On peut bien sûr faire un autre usage de ces formules. L'important est de définir de quoi on parle.

Il faudrait, quoi qu'il en soit, remettre en question la terminologie d'usage :

- D'abord parce que l'emploi du terme de « psychothérapie » est à questionner (pas seulement en raison de son utilisation pour qualifier à peu près tout et n'importe quoi). Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer ces questions il y a quelques années quand il était question entre nous de l'analyse profane.
- Ensuite parce que la parole analysante engendre habituellement des effets qu'on peut qualifier de « thérapeutiques » quel que soit le dispositif adopté, et même si le désir en jeu ne se réduit pas à celui d'éradiquer des symptômes. Dans ce sens on ne

---

<sup>15</sup> : Lacan « Variantes de la cure-type » *Écrits* Seuil p. 329

<sup>16</sup> : Cette citation est extraite du dernier numéro du bulletin de l'Association Patou (p. 31)

<sup>17</sup> : cf. le dernier bulletin de l'Association Patou (N° 151).

voit pas pourquoi il faudrait s'inscrire dans une alternative exclusive : ou psychanalyse/ou psychothérapie.

« En grec le *therapeutikos* est celui qui a cet art particulier – un art et pas un savoir, une *épisteme* – l'art de savoir prendre soin de (on peut prendre soin de choses très différentes). C'est un art qui comporte une dimension de sacralité, une sacralité qui n'oriente pas vers l'espace religieux et qui évoquerait plutôt le sens étymologique du sacré : ce qui est séparé ... Lorsque nous faisons usage de ce terme, en le composant avec celui de psycho, que disons-nous exactement ? En tout cas, il importe de ne pas oublier toute l'équivoque de ce vocable. Car l'écart est grand entre les multiples formes d'un prendre soin et l'espace autrement normé d'un traitement médicalement conçu ».

Je souscris tout à fait à ces remarques de Françoise Delbary<sup>18</sup> qui souligne à quel point l'usage médical du terme de « thérapeute » opère la réduction d'une notion autrement plus riche quand on veut bien s'intéresser à ses origines.

- Enfin et surtout parce qu'on ne saurait préjuger au départ du tour que prendra l'expérience.

Est-ce le dispositif adopté qui permettrait de faire la différence a priori entre ce qui serait « de » l'analyse et « une » analyse ? Sans doute pas, du moins au sens où le fait de se plier à certaines exigences formelles (fréquence des séances, mise en suspens du regard etc...) ne garantit évidemment rien. Pas plus que le cadre institutionnel, même si certaines institutions (consultations publiques ou para-publiques, services hospitaliers etc...) rendent le travail encore plus difficile en restreignant la liberté de l'analyste. Elles le rendent plus difficile, ce qui ne veut pas dire impossible. Lacan avec ce qui n'est qu'une apparente tautologie, l'énoncé cité plus haut, déplace la question du côté de l'analyste. C'est de celle ou celui qui occupe la place que dépend ce qui va avoir lieu (ou pas), et plus précisément de la façon dont il pourra incarner le « désir de l'analyste »<sup>19</sup>. La mise au premier plan de ce désir, nécessaire opérateur de l'expérience, permet aussi une critique radicale de la standardisation et de la conformisation de ce qu'on appelait (de ce qu'on appelle encore) le « cadre ». Lacan n'avait pas de mots assez durs pour récuser la notion de « cure-type ». Tout cela est trop connu pour que je m'y attarde. Je vous renvoie au texte des *Écrits*, déjà cité ainsi qu'à la *Proposition d'octobre 1967*.

Cette critique n'implique pas pour autant que le dispositif soit pour rien dans le travail qui a lieu, qu'il n'aide pas à franchir certains obstacles. Dans la plupart des cas le divan permet de parler autrement (pardon de rappeler cette évidence), même si parfois, pour certains ou certaines il peut au contraire entraver la parole. Il en va de même de la fréquence des séances. Aujourd'hui le transfert à la psychanalyse a changé. Celles et ceux qui s'adressent à nous en ignorent souvent tout, plus qu'il y a une vingtaine d'années. Ils sont parfois étonnés et réticents à l'idée de venir plus d'une fois par semaine. Pourtant « *moins on vient, moins ça vient* » ainsi que me le disait récemment un de mes analysants. La façon dont on est travaillé et impliqué par la parole analysante change en fonction de la fréquence des séances. En tout état de cause ce qu'il s'agit de mettre en place, à chaque fois, pour que

---

<sup>18</sup> : Dans un texte intitulé *Guérir ?* que l'on trouve sur le site du Cercle freudien dans la rubrique « Textes et documents ».

<sup>19</sup> : Lacan n'avait pas encore inventé ce concept quand il écrivait les « Variantes de la cure-type », mais c'est de cela qu'il s'agit dans le passage dont il est question ici.

l'expérience puisse être conduite aussi loin que possible dépend d'abord du jugement de l'analyste.

Et s'il s'agit de distinguer divers modes de l'expérience freudienne, c'est la question de la fin qui, bien évidemment, se pose. Marc Vincent, dans son texte, souligne le caractère équivoque, amphibolique, du mot. C'est cette fin qui, en principe - en principe - peut (pourrait ?) permettre de trancher entre ce qui aura été « une » analyse et ce qui aura été « de » l'analyse. Mais peut-être faut-il ici distinguer deux acceptions du terme pour souligner que si la finalité est ce qui oriente l'acte de l'analyste (mais avons-nous tous la même conception de ce qu'est cette finalité ?) c'est l'arrêt, l'interruption, la mise en suspens, la terminaison... qui permet de qualifier concrètement l'expérience et de juger ce qu'elle aura été.

Dans cette perspective il peut être intéressant de nous demander, entre autres choses, ce qui amène à proposer au départ tel ou tel type de dispositif à tel ou tel de nos analysants, et aussi, bien sûr, ce qui nous amène parfois à en changer. De même que pourrait être intéressant un petit effort « terminologique » pour essayer de trouver un nom convenable aux différentes variantes (ou variations ?) de l'expérience freudienne dans lesquelles nous sommes partie prenante en occupant (entre autres ?) la place de portier<sup>20</sup>.

À suivre ?

\*

Daniel Weiss  
Mai 2016

---

<sup>20</sup> : J'aurais pu écrire « concierge », mais il paraît que ceux-ci, ou celles-ci sont bavards. L'analyste même s'il parle, et parfois beaucoup, peut éviter de l'être.